

pour reconnaître la reine Isabelle, que l'approbation du projet de loi de dévolution par le Congrès, et il est probable qu'un nonce de Sa Sainteté ne tardera pas à arriver à Madrid.

WURTEMBERG.

Manifestation rationaliste dans le royaume de Wurtemberg.—L'Université mixte de Tubingue a été le théâtre des exploits rationalistiques du trop fameux auteur Strauss. Chargé d'une partie essentielle de l'enseignement théologique-protestant de cet institut, ce fut dans cette situation qu'il conçut et composa ce livre si gros de blâmes, qu'il lui a plu d'intituler : La vie de Jésus. On sait que dans cet ouvrage qui n'a été qu'une sorte de *Compendium* de son enseignement public, il ne conteste pas seulement au Sauveur ses actions, ses paroles, ses miracles et son caractère divin, mais jusqu'à sa personnalité, déclarant les évangiles et les écrits apostoliques une pure compilation philosophico-morale des doctrines qui, à cette époque, commençaient, dit-il, à prévaloir dans les écoles savantes du monde grec et romain, et Jésus-Christ lui-même un personnage purement fictif, imaginé pour protéger de l'autorité de son nom des maximes qui, faute de passer pour la doctrine propre d'un auteur, n'auraient pu obtenir le crédit d'une école. A l'époque où cet impie critique des saintes Ecritures publiait son livre qui, depuis, a fait naître parmi les protestans d'Allemagne, la question insensée du Christ historique ou mythique, le protestantisme luthérien avait encore assez de crédit sur le gouvernement de Wurtemberg et sur son clergé pour obliger Strauss à se démettre de sa chaire, d'où, comme on sait, il se fit appeler à Zurich, sans prévoir que le clergé zwinglien de ce canton l'en ferait chasser à coups de fusil par le peuple des campagnes, peu disposé à se laisser enlever les derniers éléments de sa foi.

Une dizaine d'années se sont à peine écoulées depuis que le luthérianisme pur, auquel on a donné le nom de jésuitisme wurtembergeois, avait attiré au docteur Strauss la rude avanie de se voir exclus de l'enseignement théologique, et déjà nous voyons un de ses principaux sectateurs, et son plus intime ami, le docteur Vischer, professeur d'esthétique à l'Université de Tubingue, appelé à l'honneur de prononcer, en pleine Académie, le discours de réouverture de l'année scolaire.

Avant d'entrer en matière, et par forme d'exorde, l'orateur adressa à son jeune auditoire ces étranges paroles : Je suppose Messieurs, que depuis longtemps chacun de vous a jeté loin derrière lui toute espérance, toute idée même d'immortalité. Des applaudissements frénétiques de la studieuse jeunesse remercièrent le maître de la haute idée qu'il s'était formée de la portée intellectuelle de son cercle d'auditeurs ; car, apprendre au jeune âge qu'on le croit exempt de préjugés ou d'une aveugle soumission à des doctrines révélées, c'est de tous les complimens, celui auquel il se montre le plus sensible. Passant de là à l'exposition de ses théories dites rationnelles, il accabla de son mépris toute religion, toute église. Admettre une Providence, c'est, selon lui, croire à une chose impossible, et par conséquent, absurde. Les évènements dont nous sommes les témoins, ne sont et ne peuvent être que les conséquences éventuelles ou nécessaires de causes aussi impossibles à prévoir qu'à définir. Aussi ajouta-t-il : Pour moi, il n'est point de cause suprême, il n'est aucune religion. Il a plaint la faculté de théologie catholique qui était là, bien malgré elle, en vertu d'ordres supérieurs, de se trouver encore sur le bas degré de l'imagination dans l'échelle de la science, tandis que l'idée seule est la gloire de l'esprit humain. L'on sait que le rationalisme germanique idéalise toutes choses, et ne leur accorde l'existence véritable que dans l'idée que s'en forme l'intellect ou la compréhension de l'homme que le panthéisme a fait Dieu. Il a plaint le peuple, ce Dieu encore en état d'involution, d'avoir besoin d'un culte, et de se tenir encore attaché à ce que l'on appelle le christianisme.

Quant à l'esthétique (la science du beau), le professeur veut bien reconnaître que les légendes de l'Eglise catholique, ses fabliaux, du monde des saints, les magnificences de son culte et les splendeurs de sa hiérarchie, renferment une abondante matière de beautés poétiques et plastiques ; mais à quel prix possède-t-elle toutes ces choses ? Au prix de l'asservissement le plus complet de l'esprit humain, au prix du droit de chacun d'être une personnalité. Ce dernier reproche est nouveau ; jusqu'ici l'on n'avait pas encore entendu émettre l'absurde proposition, qu'une institution religieuse quelconque (le brahminisme seul peut-être excepté) ; et surtout que l'Eglise chrétienne par excellence se soit jamais proposée cette fin impossible de priver l'homme du sentiment inné de sa personnalité, c'est-à-dire de se comprendre lui-même dans le nihilisme de l'école de Hegel.—D'autre part, le professeur accorde que le protestantisme s'était, de prime abord, montré trop hostile aux productions de l'art catholique ; que, par l'horreur que lui inspirait le catholicisme, il était allé, sous ce rapport, beaucoup trop loin ; qu'il avait réduit ce qu'il a voulu conserver de culte public à la plus misérable indigence : mais, qu'en revanche, à lui appartient le mérite d'avoir enfanté la théologie critique, qui a découvert à l'esthétique son véritable principe, lequel principe est le panthéisme. L'orateur s'est abstenu de fournir la preuve d'une assertion qui répugne à l'expérience aussi bien qu'au bon sens, et dont l'esthétique attendra long-temps la preuve dans les créations de la palette et du ciseau panthéistiques ; mais, s'élevant au plus haut degré d'enthousiasme pour sa thèse, il s'est écrié : " C'est-là une conviction à laquelle je dévoue toutes les forces de mon entendement et de ma parole, que je veux inculquer à tous mes auditeurs, en leur infusant, s'il le fallait, jusqu'au sang de mon cœur : et toute manière de voir et de sentir opposée à la mienne, je la combattrai par toutes les armes dont je puis disposer, par le sarcasme et par toutes les ressources

d'un esprit moqueur. " Je suis, ajouta-t-il, un homme de parti ; je ne connais aucune espèce de transaction, et je jure à tous mes adversaires une haine irréconciliable, une haine éternelle. Je ne connais pas de conviction sans passion ; je deviens grossier dès qu'il s'agit de combattre nos adversaires."

Un langage aussi étrange et si fait pour soulever l'indignation de tous ses auditeurs, ne trouva de censeurs ni dans le sénat académique ni parmi les commissaires du gouvernement, et bien moins encore parmi les étudiants auxquels il était adressé. La Faculté catholique garda un silence obligé tandis que la jeunesse protestante laissa éclater par ses bruyans applaudissements, l'admiration que lui avait inspirée l'orateur. Enivrée de ses propres emportemens, elle se disposait même à lui porter à domicile ses vivats supplémentaires, mais la police urbaine crut devoir contenir ses transports, en défendant la procession nocturne aux flambeaux, préparée à l'ami de Strauss, à l'organe avoué de ces doctrines, qui, par le plus étonnant des contrastes, privent l'homme de l'espoir de l'immortalité, tout en lui décernant les prérogatives de l'essence divine. Nous ne savons trop quelles mesures répressives le gouvernement wurtembergeois compte opposer aux effervescences du straussianisme dans ses écoles ; ce que nous savons, c'est que la flamme de la guerre civile et religieuse qui vient d'éclater si près des frontières du royaume, et dont le sinistre reflet ne saurait être méconnu dans les discours du docteur Vischer, est de nature à éclairer les gouvernemens germaniques, et le royaume de Wurtemberg en particulier, sur le danger que leur fait courir l'antropolatric doctrine dont ils sont tous ou moins infectés, et qui est si ouvertement inculquée à la génération naissante. Ne pourrait-on pas appliquer à celle-ci la terrible parole évangélique : Il eût été mieux pour elle de n'être jamais née ?

AMÉRIQUE.

—Le nombre des Catholiques augmente considérablement à Cincinnati, ville qui occupe une place si distinguée entre les cités de l'Ouest. Les Allemands catholiques surtout voient leur nombre s'accroître tous les jours, soit par les immigrations ou les conversions. Il y a quelques années les allemands catholiques se réunissaient tous dans une seule église qui, quoique très-vaste, ne tarda pas à se trouver trop petite. En 1841, ils durent élever une seconde église qui est également devenue insuffisante pour la population. C'est ce qui a déterminé la population allemande à entreprendre avec un zèle digne d'éloge, l'érection d'une troisième église. La première pierre en a été posée avec beaucoup de pompe par Mgr. Purcell, le 25 mars dernier, au milieu d'un grand concours de Catholiques qu'on pense avoir été au moins au nombre de douze mille.

Propagateur catholique.

—Une retraite spirituelle donnée dans l'église de St-Vincent-de-Paul, à Baltimore, a donné, comme celles qui ont eu lieu dans plusieurs autres diocèses, les plus consolants résultats. Les exercices, qui ont duré depuis le 9 mars jusqu'au 16, étaient dirigés par le Père Verhaegen, Provincial des Jésuites dans la province du Maryland, et le Père Niclloey. Environ quinze-cents personnes ont approché de la sainte Communion dans le cours de cette retraite.

Le 14 de mars l'Archevêque de Baltimore a béni l'église de St-Alphonse, destinée principalement à la partie allemande de la population catholique de Baltimore. Cette église, que l'on dit être très remarquable sous le rapport de l'architecture, a été bénite avec beaucoup de solennité. Depuis quelques années plusieurs églises entièrement nouvelles ou rebâties sur de plus vastes et plus riches proportions embellissent maintenant la ville de Baltimore, et sont autant de monuments des progrès qu'y fait tous les jours le catholicisme.

Propagateur catholique.

—Depuis un peu plus d'une année, il s'est formé en Pensylvanie une colonie allemande, exclusivement et purement catholique. Elle eut pour premier fondateur M. Benzinger, ancien colonel, homme profondément religieux, qui l'a nommée de Sainte-Marie, et qui y a appelé, pour l'administrer au spirituel, des rédemptoristes ou liguriens d'Allemagne. Le P. Alexandre Cwitlovicz, supérieur de cette mission, dans une lettre qu'il vient d'adresser à ses amis de Munich, donne, sur les progrès de cette colonie, les détails les plus satisfaisants :

" Le succès de cette belle entreprise, dit-il dans cette lettre est tellement extraordinaire, que jamais je n'aurais pu en concevoir l'espérance, même en imagination. Elle augmente de jour en jour, et déjà elle compte cinquante familles composées de plus de deux cents âmes, et chaque semaine nous amène de nouveaux colons. Plus de cent familles s'y sont récemment agrégées, annonçant leur arrivée pour le printemps prochain. Nul n'oserait s'y agréger, à moins d'avoir la ferme intention de vivre suivant les principes catholiques et d'y faire élever sa famille. Quelques points du règlement fort bref de la colonie paraissent procéder d'une inspiration de l'Esprit saint ; ils en éloignent tous les francs-maçons et les libertins de toute espèce, et si ces points n'eurent point été réglés d'avance, bien des catholiques de nom s'y seraient introduits, par intérêt, au grand détriment des autres. Outre des catholiques des Etats-Unis, il nous en arrive d'autres d'Europe. Douze familles allemandes se sont déjà annoncées, et pour la semaine prochaine, nous en attendons quatre autres qui arrivent par Pittsburg. Celles qui déjà sont parmi nous écrivent à leurs parens et amis pour les engager à venir les rejoindre. Tous se montrent pénétrés de joie, lorsqu'après avoir traversé tant de pays occupés par les idolâtres ou par des chrétiens si peu dignes de ce beau nom, ils se trouvent admis dans une communauté dont la foi catholique est la vie, etc."